

Il versa des larmes sur le cadavre du pauvre animal, et revint près de ses compagnons, auxquels il raconta, avec des plaintes amères, la fin malheureuse de son compagnon fidèle de voyage.

Tous étaient très émus, dans la conviction qu'ils avaient couru un grand danger : la perte du mulot les affligea vivement. A travers ce désert, peut-être à cent milles d'un bon habitat, épuisés, à bout de forces, ils devaient donc désormais porter les instruments et les provisions sur leur dos. Ce voyage, si difficile et si triste auparavant, comme il allait devenir pénible et décourageant !

Une heure après, tous étaient roulés dans leurs couvertures sous leur tente. Le Bruxellois était en sentinelle et entretenait avec soin le feu flamboyant pour éloigner les animaux sauvages, s'il y en avait encore dans les environs. Il jeta un regard dans la tente pour s'assurer que ses camarades dormaient : il vit à la lueur du feu que les jupes de Donat étaient humides et brillantes.

— Naïf garçon, murmura-t-il, qui pleure la mort d'un animal ! Encore si c'était la crainte d'avoir la claie sur le dos ; mais non, c'est par pure affection.

V

LE DÉSERT

Suivant l'usage, celui dont c'était le tour de faire la cuisine devait se lever une heure plus tôt que les autres pour préparer le déjeuner, et ce n'était que lorsque le repas était prêt qu'il pouvait éveiller ses camarades.

Il advint justement que c'était ce jour-là le tour du Bruxellois. Pardoes, avec toutes les précautions imaginables pour ne pas faire de bruit, alluma un grand feu et suspendit la marmite au-dessus. Il souriait à part lui et regardait de temps en temps du côté de la tente avec une expression narquoise, comme s'il avait quelque intention secrète. Lorsqu'il vit que le feu allait bien, il tira son couteau de sa ceinture et se dirigea vers le bois.

Arrivé près du cadavre de l'ours, il lui coupa les quatre pattes, les dépouilla à la hâte, puis il revint près du feu et suspendit les pattes du grizzly au-dessus de la flamme, après les avoir bien saupoudrées de poivre et de sel, et attachées à une branche en guise de broche.

Il était joyeux, se frottait les mains et se léchait les lèvres en murmurant :

Comme ils seront surpris à leur réveil ! Des pattes d'ours pour déjeuner ! C'est un met royal, succulent et tendre. Dans le désert, ils changeront avec plus de plaisir qu'à la table du meilleur hôtel de Bruxelles.

Sous la surveillance asidue de Pardoes, les pattes d'ours furent bientôt cuites. Il les troussa sur un plat de fer blanc, qu'il avait posé sur une pierre sous la broche, pour y faire dégonfler la graisse et le jus. Et il fit encore quelques gallettes pour remplacer le pain au déjeuner.

Alors il cria à l'ouverture de la tente :

— Levez-vous, levez-vous, mes amis, le couvert est mis ! J'ai un morceau de gibier que vous ferez lécher les doigts, soyez-en sûrs.

Tous se levèrent.

— Bonté du ciel ! Qu'est-ce qui sent si bon là dehors ? grommela Kwik en se frottant les yeux. As-tu pris un lièvre, Pardoes ?

— Oui, un lièvre si grand, qu'une de ses pattes suffirait pour te donner une indigestion.

— Ce doit être une fameuse bête ! C'est égal, je raffole des lièvres, et mon estomac va faire une fête dont vous serez étonnés. Vous, venez, messieurs ! l'eau m'en vient à la bouche, j'ai une faim canine. ...

Mais, lorsqu'il eut jeté les yeux sur le plat de fer blanc, il recula avec dégoût et s'écria :

— Ce sont, pardieu, les pattes de l'ours, de l'horrible animal qui a voulu nous dévorer hier ! Aie ! aie ! Pardoes, quelle mauvaise plaisanterie ! Il est cruel de se moquer de nos pauvres estomacs ; j'en ai la crampe.

Le Bruxellois essaya de convaincre ses amis qu'ils ne pouvaient trouver rien de plus délicieux que le met qu'il leur avait préparé.

Le baron, le matelot et Jean Creps commencèrent en effet à en manger, et assurèrent que Pardoes n'avait pas exagéré la bonne qualité de la chair d'ours : le dessous des pattes surtout était merveilleusement tendre et succulent.

Victor, qui qu'il éprouvait quelque dégoût, se laissa vaincre et accepta une demi-patte des mains de Creps ; mais Donat lui prit le bras et voulut le retenir.

— Ah ! M. Roozeman, supplia-t-il, je vous en prie, ne mangez pas de cet horrible animal, il a voulu nous dévorer ; il a peut-être déjà mangé d'autres personnes.

— Mais, Kwik, tu es vraiment naïf, dit Victor avec un sourire, viande est viande, et celle-ci a bon goût et n'est pas nuisible. ...

— Pas nuisible ? répliqua Donat, mangez-en, vous verrez. Sous le savoir, vous deviendrez méchant, colérique et cruel.

On éclata de rire.

— Ah ça ! dit ironiquement le Bruxellois, quelle idée absurde as-tu encore dans la cervelle ? Le naturel des hommes changerait selon la nourriture qu'ils prennent ? Nous qui ne mangeons depuis longtemps que du lard, nous devrions donc être sales et immondes comme des porcs ?

Kwik examina ses compagnons, s'examina lui-même de la tête aux pieds, et répondit en grommelant :

— Je ne sais pas au juste si cela vient du lard, mais il est certain qu'en Belgique on ne nous prendrait pas avec des pincettes. Je me suis miré hier dans le miroir de poche du baron. Le sauvage que j'y ai vu avait une vilaine barbe

herissée, et la poussière et la graisse étaient tellement amalgamées sur sa figure, que j'ai failli laisser choir la petite glace de dégoût. Si Anneken de Natten Haesdonck rencontrait cet affreux personnage, elle s'enfuirait en criant au secours.

— Allons, allons, mange un peu de pattes d'ours, dit Creps. C'est réellement très bon et très délicat.

— Moi, manger d'un monstre qui a égorgé mon pauvre mulot ? J'aimerais mieux mourir de faim ! s'écria Donat.

Il prit la poêle et fit frire à la hâte un peu de lard, pendant que ses compagnons dévoraient, avec un étonnant appétit, les pattes de l'ours jusqu'à l'os.

— Oui, oui, riez toujours, messieurs, continue-t-il, tout en mangeant, vous verrez. Je ne m'attarderai pas si vous vous arrachez les yeux aujourd'hui même. Je ne me fie pas à des amis qui ont de la viande d'ours dans le corps ; mais je vous préviens : vous pouvez vous battre et vous disputer tant que vous voudrez, je n'en mêle pas. L'Ostendais n'a pas besoin de manger du monstre pour. ...

— Coquin, qu'oses-tu dire ? hurla le matelot, qui bondit en arrière le couteau à la main.

— Voyez, messieurs, en voilà déjà un exemple ! ... soupira Kwik découragé. Il ne sait pas ce que j'allais dire et il veut m'assassiner.

Tous éclatèrent de rire : car l'Ostendais avait évidemment pris cette attitude menaçante pour se moquer du naïf Donat.

Pardoes mit fin à cette plaisanterie en rappelant à ses camarades qu'ils devaient reprendre leur route pour ne pas laisser passer la fraîcheur du matin. Le soleil s'était levé radieux dans un ciel bleu foncé, et il était probable qu'il ferait très chaud vers midi.

Chacun prit une partie des instruments sur son dos. Le sort désigna Roozeman pour porter la claie ; mais Donat s'en chargea, et malgré les instances de Victor, il ne voulut pas s'en dessaisir.

Ils reprirent donc leur voyage avec courage et restèrent presque pendant deux heures très gais d'esprit, causant et plaisantant de leur combat contre l'ours et de la délicatesse de ses pattes rôties. Le baron seul était silencieux et paraissait plongé dans de tristes rêveries.

A la moindre parole qui résonnait un peu plus haut que les autres, Donat regardait ses compagnons avec méfiance, comme s'il s'attendait à des luttes et à des querelles ; mais, comme la bonne entente ne fut pas troublée, il oublia sa crainte et se mêla sans inquiétude à la conversation.

Après avoir marché pendant trois heures, ils furent peu à peu moins portés à causer et continuèrent bientôt leur marche en silence. La fatigue commençait à peser lourdement sur leurs membres. Le baron marchait derrière, la tête basse en poussant de temps à autre un soupir étouffé.

Il n'était pas loin de midi, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui couvrait leur route aussi loin qu'ils pouvaient voir et qui s'étendait sans interruption dans la même direction. Il n'y avait rien à y faire il fallait gravir la hauteur. Après s'être reposés pendant un quart d'heure, ils cherchèrent l'endroit le moins escarpé et grimperent sur les énormes rochers jusqu'au sommet de la montagne où ils se laisserent tomber enfin, haletants et tout couverts de sueur.

Lorsqu'ils se relevèrent pour continuer leur voyage, un frisson secret les prit. Ils voyaient devant eux une suite de montagnes de plusieurs lieues de largeur, dont le sol pierreux semblait brûlé par un feu souterrain ou par les rayons du soleil ; car, aussi loin que pouvait porter la vue, on ne découvrait dans cet immense désert ni arbre ni plante.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que cela ? soupira Donat. J'ai peur ; serions-nous arrivés au bout du monde ?

— Pardoes, le chercheur d'or suisse ne vous a-t-il pas parlé de ce désert ? demanda Jean Creps.

— Non.

— Alors nous sommes égarés ! Une agréable nouvelle !

— Nous ne pouvons nous égarer ici, répondit le Bruxellois. Aussi longtemps que nous avons à notre droite la gigantesque chaîne de montagnes de la Sierra Nevada, nous restons dans la bonne direction. En avançant toujours, nous ne pouvons manquer de la placer cherché. Il est situé près d'une large rivière qui descend de la Sierra Nevada, et par conséquent elle doit se trouver également sur notre chemin. Si nous voulons l'éviter, nous ne pourrions y réussir. La vue de ce désert à quelque chose qui éveille la crainte, en effet, et il est probable que sous ce soleil ardent, nous aurons beaucoup à souffrir de la chaleur ; mais, puisque nous sommes arrivés si loin, nous devons poursuivre sans nous détourner. Peut-être trouverons-nous des ravins que nous ne pouvons apercevoir d'ici. Allons, camarades, ne perdez pas courage ; demain, nous atteindrons peut-être le but si longtemps désiré de nos rudes efforts.

Ils avancèrent, au commencement du moins, d'un pas rapide dans le désert nu et solitaire. Le soleil laissait tomber comme un feu ardent sur leurs têtes ; ses rayons, réfléchis sur le roc chauve, redoublaient de force et changeaient l'air en une vapeur transparente qui épuisait les poumons haletants.

Après deux heures de marche, les voyageurs étaient presque à bout de forces ; muets, sombres et découragés, ils avançaient lentement dans la plaine monotone et triste. Le baron paraissait près de succomber sous son fardeau,

et, absorbé dans ses tristes pensées, il s'oubliait quelquefois lui-même, et restait en arrière. Le matelot prenait un plaisir cruel à adresser des paroles moqueuses au gentilhomme. Celui-ci n'avait encore répondu à ces railleries que par un regard de mépris ; mais, quand le matelot lui cria en riant :

— Eh ! baron, tu cours la tête penchée vers la terre. Il n'y a pas ici de dames qui aient perdu des épingles. Tu vois bien que les nobles ne valent pas grand chose ; une paire de larges pieds de vilain te servirait mieux en ce moment. Ne le crois-tu pas ?

Le gentilhomme prit soudain, jeta son havresac, prit son revolver et s'écria en frémissant :

— Arrêtez, messieurs, je le veux.

— Eh bien ! en bien ! qu'arrive-t-il ? que voulez-vous faire ? bégayèrent les autres, stupéfaits.

— Cet homme grossier se moque de mes souffrances ; il croit qu'un gentilhomme, même dans la position où je me trouve, se laisse insulter impunément. Cela n'est pas vrai ! Je pourrais le tuer d'une balle ; pour cela, je n'aurais à faire qu'un mouvement du doigt ; mais je recule devant un meurtre. ... Je le défie ; il se battra en duel avec moi ! Un de nous deux laissera ses os dans ce désert. Finissons-en, ou je le frappe au visage avec la crosse de mon revolver !

Tous les autres se jetèrent entre eux pour empêcher le duel ; mais le baron répéta plusieurs fois le mot lâche, et le matelot, retenu par Pardoes, jurait qu'il mettrait le gentilhomme en pièces.

— Pas de pistolets ! hurla l'Ostendais : un combat à mort avec les couteaux ; c'est plus beau, cela dure plus longtemps, et il coule plus de sang.

— Soit, les couteaux ! répondit le baron, dont les joues étaient affreusement pâles et dont les yeux flamboyants paraissaient près de sortir de leurs orbites.

— O mon Seigneur ! ô mon Dieu ! ils vont s'entre dévorer dans cet affreux désert. Le baron, qui était la patience même, perd tout à coup ses esprits et devient enragé. Je l'avais bien prévu, voilà ce que c'est que de manger de la viande d'ours.

— Aux armes ! cria Pardoes. Voilà les sauvages californiens.

Cette terrible exclamation fit oublier la querelle ; chacun saisit précipitamment son fusil et regarda avec une surprise mêlée d'inquiétude dans la direction que le Bruxellois leur montrait.

— Des sauvages ! s'écria Kwik, tremblant comme un roseau. Des sauvages ! Ah ! où allons-nous nous cacher ? Plus d'autre aide que le bon Dieu seul.

En effet, ils aperçurent, à plusieurs milles de là, sur leur droite, une dizaine d'hommes marchant dans les plus des montagnes, et Pardoes dit qu'il reconnaissait les sauvages à leurs longs cheveux flottants et à leurs corps presque nus. Il donna à ses amis de longues explications et tâcha de leur persuader, avec une grande abondance de paroles, que le voisinage de ces gens était un danger menaçant pour eux. Son intention était évidemment de détourner l'attention de ses compagnons de la querelle ; mais le baron s'en aperçut et s'écria :

— Ces sauvages sont à plus de deux lieues de marche de nous ; ils ne nous ont pas vus et ils ont disparu derrière les montagnes. — Le couteau à la main, Ostendais !

— Ah ! vous voulez toujours vous massacrer, même en ce moment, quand nous sommes menacés d'une attaque de sauvages californiens ! Eh bien, nous verrons ! dit le Bruxellois avec une grande colère. — Roozeman, Creps, Donat, êtes-vous prêts à m'obéir pour garder votre vie ? Oui ? Dirigez vos fusils sur le matelot ; je tiendrai le baron sous le canon de mon arme. ...

En disant cela, il avança de quelques pas et reprit :

— Baron, tu as fait une association avec nous ; tu n'es pas maître de toi-même ; je te déclare que ce duel est une déloyauté, parce qu'il doit nous priver d'un de nos camarades, en ce moment où la vie de tous peut dépendre du secours d'un seul. Le premier de vous qui défie encore l'autre, je le tue sans miséricorde. Ce sera toujours, du moins, un moyen de ne pas perdre ici plus longtemps des moments précieux.

(La suite au prochain numéro.)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons dans le prochain numéro la publication d'un des derniers et des plus intéressants romans illustrés de JULES VERNES, intitulé :

LE CAPITAINE DE QUINZE ANS.

Nous sommes sûrs que ce roman fera un grand succès.

Indigestion. — La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et joir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver la force et les organes à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.

DINER-FRÉCHETTE

En proposant la santé de M. L.-H. Fréchette, le juge Taschereau s'est exprimé dans les termes suivants :

M. le Président et Messieurs, Messieurs,

J'ai maintenant l'honneur de proposer le toast de la soirée, c'est-à-dire la santé du compatriote distingué qui est assis à ma droite : Louis Honoré Fréchette, le poète canadien couronné par l'Académie française !

Ici, messieurs, je devrais peut-être m'arrêter. Aux quelques mots que je viens de prononcer, vous avez cru entendre l'écho d'un long *hourea* poussé par le Canada tout entier en l'honneur d'un de ses enfants. Tout ce que je pourrais dire de plus n'ajouterait rien à ce concert unanime qui s'est fait entendre d'un bout à l'autre de notre patrie à la nouvelle que l'Académie française, cet aréopage littéraire, vieux de plusieurs siècles, et qui n'a pas son égal dans le monde, cet interprète sûr et ce juge infallible des difficultés, des beautés et du génie de la langue française, avait décerné l'un de ses prix annuels, le plus beau peut-être, le prix de poésie, à l'un de nos compatriotes.

Je ne pourrais jamais exprimer assez fidèlement ni dépendre assez énergiquement les sentiments de fierté et de joie, éprouvés par tous les amis des lettres en ce pays — je dirai même par tous les bons Canadiens — quand, de l'autre côté de l'Océan, de cette France bémie, mère de la civilisation, de ce Paris féérique, capitale des Muses, nous est venue cette bonne nouvelle que M. Fréchette était couronné.

Mais, comme président de cette réunion, au risque d'être l'écho bien affaibli de vos sentiments à tous, je dois du moins essayer de vous dire quels sont les miens, au moment où je propose cette santé.

Les émotions que j'éprouve, messieurs, sont de deux sortes, et je pourrais en faire deux parts égales, dont l'une s'appellerait la part de l'amitié, l'autre, la part du patriotisme. La part de l'amitié étant la plus rapprochée du cœur, vous ne serez pas étonnés si je lui donne la première place.

Sur les bancs du collège, dans cette institution chérie qu'on appelle le Séminaire de Québec, où nous nous préparons tous deux aux luttes de la vie, j'ai pu conquérir l'estime et l'affection de M. Fréchette, à cet âge où les bonnes et franches amitiés prennent un brevet d'éternelle durée. Je m'en suis toujours félicité, je m'en félicite plus que jamais. On a dit, messieurs, que M. Fréchette faisait de la poésie étant écolier. Rien n'est plus vrai. Je puis même ajouter que je reçus, étant élève moi-même, la confiance de ses premiers bouts-rimés, et que je fis la critique de ses premiers alexandrins. Je faisais moi-même un peu de littérature, mais en prose de quatrième, et j'avoue modestement que Boileau aurait pu dire de moi comme de tant d'autres infortunés :

“ Pour lui Phébus est sourd et Pégase est retif.”

Je me contentais donc du terre-à-terre de la critique, et je tenais prudemment les rênes et l'étrier pendant que mon ami se préparait à enfourcher le terrible coursier.

Dans ces temps-là, Fréchette n'attignait pas toujours les hauteurs de l'Héli-con ; il n'allait pas encore jusqu'aux régions où l'on cueille les *Fleurs boréales* et où l'on rencontre les *Oiseaux de neige*, mais ses petites fleurs de champs promettaient déjà le parfum de la grande poésie, et l'émeraude, le rubis et la topaze brillaient déjà sur la parure de ses gentils oiseaux-mouches.

Dans un petit journal intitulé : *l'Echo*, publié en manuscrit, à deux exemplaires qui faisaient le tour de la communauté — journal dont j'étais à la fois le rédacteur en chef et l'éditeur responsable, et qui fut toujours, pendant son existence éphémère, grâce à la bienveillance des professeurs, à l'abri des procès de presse et des ennuis de la censure, — je donnai publicité aux premières effusions poétiques de notre ami. Ce souvenir d'enfance, qui m'est